

Philippe PROVENZANO

À parler encore d'elle

Sa pensée se décroche depuis qu'il est sans emploi. Sa concentration s'en ressent au fil de ses lectures. Elles semblent moins intéressantes mais il insiste, dans l'espoir de retenir son attention sur des mots qui apporteront un instant de répit. Ce sont ceux enfouis au fond du moral, qui l'empêchent de savoir pourquoi il se lève déjà désemparé. S'il s'écoutait il irait s'allonger et ne rien faire du tout mais il connaît la suite par cœur. Cela l'accable toujours autant de se sentir si mou au réveil. Il ne peut plus attendre le temps car il devient d'une lenteur extrême, celle qui tue après avoir assombri ses idées, en les rendant communes. Il culpabilise. Pourtant ce n'est pas la première fois. Mais à chaque fois c'est difficile. Il n'est pas le seul. Il va s'en sortir. Il est sur une page et cherche à se justifier. Ça va passer. C'est toujours pareil quand il est démuni. La solitude prend un air de fatigue. Ce n'est

pas comme s'il était à la retraite où le temps se pose sur une réalité différente, la demande de s'arrêter à présent car il en a le droit. C'est plutôt l'impuissance dans une part de travail. Pour ne pas dérapier son esprit se met à rêver. C'est la seule ressource qui vient le sauver, l'assurance de s'échapper d'un monde qui l'étouffe. Avant l'école le mettait aussi dans cet état. C'est quand il avait peur. Il était si petit dans un monde qu'il ne comprenait pas. Il voyait désarmé la solitude prendre ses forces, alors qu'il ne pouvait se défendre. Les parents étaient là, pour le rassurer, mais c'était pas toujours évident et il prenait sur lui-même. Il attendait d'être grand. À présent il se protège dans la part victorieuse de s'en être sorti avec elle. Elle libère l'énergie et ils renouvellent leurs pensées. Personne ne peut donc plus les atteindre et la douleur part doucement se reposer sur l'amour. Rien n'est possible autrement. L'écriture est là pour témoigner de son action. Ce n'est pas seulement se souvenir, mais aussi une concentration apportée, une écoute à celle qui a soutenu son cœur, quand il s'en était dévasté, allait s'écraser dans l'indifférence générale.

Il avait échangé plusieurs correspondances mais elle était difficilement joignable. La première fois de sa venue, il était déjà désorienté. Il se rappelle alors. Elle longeait l'école sur un chemin de petits cailloux, étroit au passage des voitures. Il l'attendait pour lui raconter son histoire, celle d'avant quand l'innocence parle au cœur, sans sous entendu pouvant tout trahir. Ils faisaient un détour pour éviter la foule, se retrouver seuls pour se dire aussi les secrets de leur âge. Après il faudra aller les chercher au fond de lui-même, s'ils n'ont pas pris trop de rides de son absence. Elles arrivent si vite à enfermer la vie, dans une indifférence qu'il ressent quand tout va mal et que personne ne le voit. Il ne compte qu'essentiellement sur lui-même. Le temps s'est posé maintenant à

la face immortalisée de sa mémoire et à la vue si différente qu'elle laisse à son esprit. Cette fois c'est sa femme qui parle et son cœur lui dit de ne pas s'en faire, ils vont s'en sortir. Dehors le chant des oiseaux les rassure de leur immortalité. C'est le soleil aux vacances d'été si longues à son adolescence passée. Peu de noirceurs apparaît à son esprit car il est resté celui qui lui murmurait encore les mots doux qu'elle attendait. La magie venait du moment d'avant, de ne plus imaginer le creux du désespoir. Seulement revenir sur les saveurs retrouvées quand la misère n'a plus sa place. C'est la mémoire qui le prie de ne pas s'affoler, car il n'a rien fait de mal, si ce n'est le temps à ne rien faire qu'à chercher à l'aimer...